

La « génération 27 » : lieu de mémoire de l'histoire intellectuelle roumaine

CÉCILE FOLSCHWEILLER

La « génération » est probablement un concept fréquent, une unité de périodisation répandue ou une « fiction nécessaire¹ » dans toutes les histoires nationales, qu'elles soient politiques, littéraires ou culturelles. Le cas roumain frappe cependant par la présence massive, insistante, le caractère presque obsessionnel de son usage. Génération quarante-huitarde (de 1848), génération « junimiste » ou « des grands classiques » (1870-80), « Jeune génération » des années 1930, *șaiszeciști* (« soixantards »), *optzeciști* (« quatre-vingtards ») puis *douămiști* (on se heurte ici à la difficulté d'inventer un terme français pour parler de la « génération 2000 »), pour ne donner que les exemples les plus connus, c'est toute l'histoire roumaine moderne qui peut se lire comme une succession de générations intellectuelles. Un critique littéraire, insatisfait de la théorie des « générations de création » proposée par le philosophe Tudor Vianu en 1936², a même élaboré dans les années 1990 une périodisation complète des cent-cinquante ans d'histoire littéraire rou-

1. Vlad Sibechi, « Generația, o „ficțiune necesară » [La génération, une « fiction nécessaire »], *Meridian critic*, 1, vol. 22, p. 85-90.

2. Tudor Vianu, *Generație și creație. Contribuții la critica timpului* [Génération et création. Contributions à la critique du temps], Bucarest, Alcalay, 1936, 152 p.

maine moderne en cinq générations biologiques de trente ans, comprenant elles-mêmes quinze « promotions » décennales, de celle de 1830 à celle de 1980³. Le succès de la notion, dont la légitimité n'est pas remise en question aujourd'hui en Roumanie⁴ malgré son caractère confus, dit sans doute quelque chose du besoin de continuité dans une histoire roumaine tout en ruptures, comme elle dit quelque chose de la tradition de ruptures et de révoltes dans une histoire de France marquée par ses conservatismes et ses inerties, telle que l'analyse Pierre Nora dans l'article « Générations » de ses *Lieux de mémoire*⁵. Car la notion de « génération », située quelque part entre « révolution » et « régénération », peut satisfaire à la fois les besoins de rupture et les aspirations à la continuité.

Dans l'histoire intellectuelle roumaine, la « Génération '27 », appelée à l'époque « Nouvelle Génération » ou « Jeune Génération », occupe une place particulièrement importante : liée à de grands noms – Mircea Eliade, son chef de file, mais aussi Cioran, Eugène Ionesco, l'écrivain Mihail Sebastian, les philosophes Constantin Noica et Mircea Vulcănescu, entre autres –, associée à une période, l'entre-deux-guerres, qui est vue comme un âge d'or culturel, celui de la Grande Roumanie – certes par contraste avec la sombre période communiste qui suit –, elle est en Roumanie constamment évoquée, convoquée, invoquée et reste aujourd'hui pour beaucoup de Roumains, malgré les dérapages extrémistes de certains de ses membres, une référence, un repère, un modèle, voire,

3. Laurențiu Ulici, *Literatura română contemporană. I. Promoția 70* [La littérature roumaine contemporaine. I. La promotion 70], Bucarest, Editura Eminescu, 1995, p. 11-12.

4. Elle reste validée par le critique littéraire contemporain Nicolae Manolescu, voir par exemple son article en ligne du 14 mars 2014 sur le blog du journal *Adevărul*, « Generații literare » [Générations littéraires] https://adevarul.ro/cultura/carti/generatii-literare-1_5319d5650d133766a8b14401/index.html

5. Pierre Nora, « La génération », *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, t. II, p. 2975-3014.

6. C'est le critique et essayiste contemporain Dan C. Mihailescu qui l'a ainsi baptisée dans son article « Generația '27, atunci și acum » [La Génération '27, hier et aujourd'hui], *Cuvântul* XI, 3, mars 2005, p. 12 (Voir Marta Petreu, « Generația '27 între Holocaust și Gulag » [La Génération '27 entre Holocauste et Goulag], in *Id.*, *De la Junimea la Noica. Studii de cultură românească* [De Junimea à Noica. Études de culture roumaine], Iași, Polirom, 2011, p. 251-252).

pour certains, un mythe. Bref, un beau lieu de mémoire au sens où Pierre Nora explique qu'un objet, matériel ou intellectuellement construit, devient tel « quand une collectivité le réinvestit de son affect et de ses émotions⁷ ». Pourtant cette génération n'a pas fait de révolution, n'a pas été à l'origine de grands bouleversements historiques, n'a pas fondé d'institutions. Par ailleurs une grande part de son œuvre durable – livresque – a été publiée à l'étranger où ses représentants les plus connus ont fait l'essentiel de leur carrière, en France ou aux États-Unis notamment. La célébrité de ceux-ci hors de Roumanie participe à l'explication mais c'est insuffisant. Qu'est-ce qui fonde et justifie une telle place, un tel rôle dans la mémoire nationale ? Étant donné les vieux complexes roumains, à savoir être en dehors (de l'Europe occidentale vue comme centre) et être en retard (par rapport à cette même Europe occidentale), on se doute que la réponse doit avoir quelque lien avec les questions de temporalité historique et de métabolisme culturel. Or la notion même de génération est riche de ce point de vue, et *cette* génération a formulé une réponse et une issue possibles à ce que certains vivaient comme un « drame roumain », une catastrophique absence de l'histoire.

La radiographie de cette génération a été faite et refaite en Roumanie par un certain nombre d'analystes⁸ et il ne peut être question ici que de pointer les aspects saillants et significatifs.

Sa première caractéristique, commune à quasiment toutes les « générations » ainsi dénommées, en Roumanie et ailleurs, est la jeunesse. « Jeune génération » est d'ailleurs l'un de ses noms, comme « Junimea » [La jeunesse] avait été le nom d'un cénacle important de la fin du XIX^e siècle auquel on a donné ensuite une dimension générationnelle au niveau de l'élite culturelle roumaine pour cette époque. En 1927, date de naissance de la Jeune Génération, fixée par la publication de son manifeste *Itinéraire spirituel*, son chef de file et l'auteur du texte, Mircea Eliade, a 20 ans, âge emblématique. Constantin Noica (1907-1987), le futur philosophe, et Mihail Sebastian (1907-1945), essayiste, dramaturge et romancier

7. Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, t. I, p. 16.

8. Voir notamment Zigu Ornea, *The Romanian Extreme Right. The Nineteen Thirties*, East European monographs, Boulder, distrib. New York, Columbia University Press, 1999, 437 p. ; Marta Petreu, « Generația '27 între Holocaust și Gulag » [La Génération '27 entre Holocauste et Goulag], in *De la Junimea la Noica...*, *op. cit.*, p. 251-342 ; Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco. L'oubli du fascisme*, Paris, PUF, 2002, 553 p.

d'origine juive, également. Cioran a 16 ans et, lycéen à Sibiu, il découvre les articles d'Eliade dans la presse. Eugène Ionesco a 18 ans, Mircea Vulcănescu, jeune philosophe et sociologue, 23 ans...

Comme l'observe Marta Petreu, cette date de naissance est revendiquée par Eliade lui-même, dans un texte de 1935, où il souligne en même temps le caractère fondamental de ce point :

Quand, en 1927, sont apparues les « polémiques sur la génération », personne ne s'est rendu compte que tous ces jeunes, qui remplissaient alors le pays de leurs cris, étaient obsédés par le *mythe* de leur âge ; qu'ils ne cherchaient ni à parvenir, ni à conquérir l'attention de l'opinion publique, ni à venger des échecs personnels, mais qu'ils essayaient, sous une forme nouvelle (l'Absolu, l'Aventure, la Mystique, l'Orthodoxie, l'Expérience, etc.), une forme bredouillante mais tout de même une forme neuve dans la culture roumaine, qu'ils essayaient de conquérir cette « jeunesse sans vieillesse⁹ » que d'autres avant eux avaient désirée mais qu'ils avaient oubliée, avec l'âge¹⁰.

La jeunesse est une valeur cardinale. Sa brièveté fait son prix. Elle justifie et excuse presque tout car elle est l'âge de l'absolu, des expériences, des intuitions, des élans, des idéaux, de l'énergie créatrice. Dans les schémas binaires propres à la jeunesse, la vieillesse est bien sûr à l'opposé, mais surtout elle commence tôt : « À dix-huit ans on est encore libre de ses opinions, de ses actes, libre de choisir sa théorie de la vie. À vingt-cinq ans, une fois qu'on a prononcé son premier mot, on est déjà tari, rivé », fait dire Eliade à l'un des personnages de son roman *Les Hooligans*, qui, à 29 ans, se considère déjà comme exclu de cette période bénie¹¹. Quant à Ionesco, il raconte avec humour sa première rencontre avec Eliade, en 1929 : « Il était très vieux car il avait vingt-deux ans et moi très

9. Référence à un célèbre conte populaire roumain du recueil de Petre Ispirescu, *Légendes et contes des Roumains* (1872), dans lequel un jeune prince brave tous les dangers pour atteindre le pays de la jeunesse éternelle.

10. Mircea Eliade, « Mitul generației tinere » [Le mythe de la jeune génération], *Prophetism românesc* [Prophétisme roumain], vol. 2, Bucarest, Editura "Roza vînturilor", 1990, p. 110. Sauf mention contraire, toutes les traductions du roumain sont de nous.

11. Mircea Eliade, *Les Hooligans*, trad. d'Alain Paruit, Paris, L'Herne, 1987, p. 200. Le titre renvoie à l'un des termes par lequel se désignait cette jeunesse bouillonnante qui n'hésitait pas à exprimer son énergie créatrice par des gestes de négation violente.

jeune car je devais en avoir dix-neuf¹². » Cela lui donne la force et le droit de faire irruption bruyamment sur la scène littéraire roumaine en publiant, en 1934, son ouvrage *Non*¹³, au titre révélateur, où il démolit consciencieusement l'œuvre de trois grands noms de la littérature roumaine de son époque, Tudor Arghezi, Ion Barbu et Camil Petrescu.

Il est logique que cette Jeune Génération se définisse donc par opposition à la précédente, et même à toutes les précédentes, aux « vieux ». Cioran se souvient :

Nous méprisions les “vieux”, les “gâteux”, c’est-à-dire tous ceux qui avaient dépassé la trentaine. [...] La lutte entre générations nous apparaissait comme la clef de tous les conflits et le principe explicatif de tous les événements. Être jeune c’était, pour nous, avoir du génie automatiquement. Cette infatuation, dira-t-on, est de tous les temps. Sans doute. Mais je ne pense pas qu’elle ait jamais été poussée aussi loin qu’elle le fut par nous¹⁴.

L'œuvre et l'image des prédécesseurs sont critiquées, attaquées, voire tout simplement niées, si tant est que s'affirmer, c'est tout d'abord se démarquer. C'est d'ailleurs par là qu'avait commencé Eliade, dès 1926, avant la publication de son manifeste, en osant critiquer la référence absolue de la culture roumaine à l'époque : Nicolae Iorga. Alors âgé de 55 ans, l'historien, homme politique, auteur également d'une histoire de la littérature roumaine, mais surtout incarnation de la lutte pour la Grande Roumanie par ses discours avant et durant la guerre, Iorga est admiré par le tout jeune Eliade pour l'envergure de son œuvre encyclopédique, déjà associée à tous les superlatifs (plusieurs centaines d'ouvrages, plusieurs milliers d'articles) mais il est condamné par son appartenance au monde d'avant et l'attitude qui y est liée : la compromission avec la politique. Alors qu'il incarnait avant la guerre « l'enthousiasme culturel », le Professeur s'est laissé happer par les luttes politiques et, ce faisant, ne s'est plus adressé aux générations suivantes. D'ailleurs ses idées et ses intuitions ne parlent plus à la jeunesse des années 1920.

12. Eugène Ionesco, « Mircea Eliade », *Les Cahiers de l'Herne « Mircea Eliade »*, Paris, L'Herne, 1978, p. 268.

13. Eugen Ionescu, *Nu [Non]*, Bucarest, Vremea, 1934 (rééd. Bucarest, Humanitas, 1991, 2002) ; Eugène Ionesco, *Non*, trad. de Marie-France Ionesco, Paris, Gallimard, 1986.

14. Cioran, *Exercices d'admiration*, Paris, Gallimard, 1986, p. 121.

Nous – c'est-à-dire les jeunes. [...] La première génération à s'être émancipée de l'influence de Nicolae Iorga. [...] D'un côté un homme qui a régné quinze ans sur l'âme de milliers d'intellectuels traditionalistes... Et de l'autre côté – nous. [...] Mais nous, nous sommes une nouvelle génération. Cela a toujours signifié quelque chose d'important ; mais après la guerre c'est particulièrement important, bien plus que ce dont nous pouvons nous rendre compte maintenant¹⁵.

Parmi les prédécesseurs, il faut cependant distinguer. Une jeune génération a autant besoin de modèles que de contre-modèles. En la matière, Eliade explicite les choses en des termes qui brouillent les distinctions habituelles entre générations. Car plus que l'époque, c'est l'attitude qui fait une génération. C'est pourquoi le poète Eminescu (1850-1889) doit, selon lui, être extrait de la génération « junimiste », condamnée, pour être rattaché à l'esprit de la génération précédente, quarante-huitarde, ou plutôt « de la première moitié du XIX^e siècle », comme le dit Eliade, car l'adjectif renverrait trop à l'œuvre politique et francophile de cette génération. Le point commun à tous ces hommes du XIX^e siècle roumain qui en fait des références pour la Jeune Génération, c'est « la soif de monumental », « l'impatience de la création », ou encore « l'attitude mystique », qui s'opposent à l'esprit critique et rationaliste du cénacle Junimea et de son chef Titu Maiorescu¹⁶, auteur de la critique des « formes sans fond », ou du dramaturge I. L. Caragiale dont les comédies et textes satiriques à l'égard de la société roumaine ne pouvaient qu'être inhibiteurs. Pour le dire autrement, ce sont les générations de professeurs, ceux qui sans cesse analysent, relativisent et critiquent, qui sont condamnées, au profit des générations de créateurs (l'historien et révolutionnaire quarante-huitard Nicolae Bălcescu, le poète Mihai Eminescu, l'homme de culture B. P. Hasdeu, « l'entraîneur culturel » Ion Heliade-Rădulescu qui dans les années 1830 lançait son appel : « Écrivez, les gars, écrivez ce que vous voulez, mais écrivez ! »). C'est donc une génération modèle reconstituée qu'invoque Eliade en se jouant de la chronologie, mais

15. Mircea Eliade, « Noi și Nicolae Iorga » [Nous et Nicolae Iorga], article publié dans *Cuvântul* le 6 novembre 1926 (repris dans Valeriu Râpeanu, *Nicolae Iorga, Mircea Eliade, Nae Ionescu*, Editura Arta grafică, 1993, p. 51-52). Peut-être aurait-il donc fallu dire « Génération '26 », car ce texte est déjà programmatique.

16. Mircea Eliade, « Cele două Românii » [Les deux Roumanie], 1936, in *Id.*, *Profetism românesc 2, op. cit.*, p. 167-168.

qu'il situe dans un XIX^e siècle romantique, tout comme Pierre Nora rappelle que pour la France, c'est la « génération romantique » de 1820-1830, elle aussi génération de créateurs associant la politique à la littérature, le pouvoir et les mots, qui sert de modèle, explicite ou implicite¹⁷. Bref, des générations d'initiateurs, des générations des temps nouveaux, celles qui ont, pour reprendre les expressions de Nicolae Manolescu, « la vocation du commencement » ou même « l'obsession du commencement¹⁸ ». Notons que, dans l'ouvrage de Manolescu, c'est à Maiorescu qu'il attribue cette « vocation », mais c'est en même temps à tous les chefs de générations roumaines, tous poussés, consciemment ou non, par le besoin de combler le grand vide de l'histoire culturelle roumaine (d'avant le XVI^e siècle), l'absence de *début*. Bref, une suite d'initiateurs, qui sans cesse nient les prédécesseurs pour pouvoir mieux *commencer*. Ou recommencer. Avec la génération-modèle, ou plutôt la généalogie des chefs de génération que propose Eliade, la grande « contradiction » de la culture roumaine analysée par Manolescu se confirme donc et se poursuit : la « vocation du commencement » ne se manifeste que par la négation de ce qui précède, prouvant par là qu'il n'y a jamais de commencement absolu. Éternelle dialectique de la ré-volution, du début et du recommencement. C'est sans doute l'un des principaux atouts de la notion de « génération ».

Certains prédécesseurs ou aînés sont donc des références utiles, fécondes. Même s'ils sont professeurs, comme c'est le cas de Nae Ionescu (1890-1940). Mais lui est plus un Maître qu'un savant, et il joue le rôle d'un Père spirituel, autre caractéristique et condition de légitimité d'une génération selon Pierre Nora : elle doit être « baptisée » par les pères, par ceux-là même qu'elle entend remplacer¹⁹. Le professeur de philosophie de l'Université de Bucarest, dont le charisme, un style d'enseignement « socratique » et des positions philosophiques alors en vogue sur la décadence de l'Occident rationaliste, la régénération spirituelle, l'orthodoxie, le mysticisme, le nationalisme, l'organicisme, le vitalisme attirent les étudiants en masse, devient vite le maître à penser de la Jeune Génération, du moins de la majorité de ses membres les plus importants (à l'exception d'Eugène Ionesco, avec qui il n'a d'ailleurs aucun lien

17. Pierre Nora, « La génération », art. cit., p. 2988-2989.

18. Nicolae Manolescu, *Contradicția lui Maiorescu* [La contradiction de Maiorescu], Bucarest, Cartea Românească, 1970, titre du chapitre 1 et p. 262-263.

19. Pierre Nora, « La génération », art. cit., p. 2989.

de parenté). En 1927, Nae Ionescu a 37 ans. Trop vieux pour faire partie de la Jeune Génération, assez jeune pour être dissocié de celle de Iorga, dont il a été l'élève, il se situe lui-même « entre deux générations », comme il le dit dans un article ainsi intitulé d'octobre 1928. Son texte réagit à la parution d'un nouveau manifeste de « jeunes », le « Manifeste du lys blanc », publié en août-septembre 1928 dans la revue *Gândirea* [La Pensée] par Sorin Pavel, Ion Nestor et Petre Pandrea, qui vient ainsi concurrencer celui d'Eliade en s'attaquant, comme lui, à la « vieille génération », mais de manière autrement plus frontale et brutale, jouant ainsi une sorte de surenchère. Nae Ionescu propose alors un nouveau découpage générationnel sur mesure pour se situer au cœur de ces polémiques : les 20-28 ans, les 35-45 ans, et les « vieux », se rangeant ainsi dans le groupe du milieu. Il a ensuite beau jeu de montrer qu'il ne peut être la cible de ce manifeste, ayant été, au contraire, de la génération qui a « liquidé » la précédente après s'être donnée en sacrifice durant la guerre. Tançant gentiment les auteurs du manifeste qui s'obstinent, pour le plaisir de la polémique, à s'inventer de « vieux » opposants alors que ceux-ci ont déjà perdu la partie, il adoube en même temps discrètement la Jeune Génération, dans un geste de légitimation des enfants par les « pères », des jeunes par leurs aînés, en dépit du rejet de ceux-ci par ceux-là, qui est typique de la dynamique générationnelle :

Personnellement je crois que la nouvelle génération est meilleure que nous. Elle produira en tout cas plus que nous. Elle est la génération qui va formuler. Mais de là à se considérer comme un point de démarcation, on en est loin. Pour cela, ils sont venus au moins dix ans trop tard²⁰.

Pourquoi Nae Ionescu est-il celui qui cristallise le mouvement générationnel de 1927 à Bucarest ? Eliade, son ancien étudiant, qui reconnaît dans ses *Mémoires* qu'il fut son « guide » et son « maître²¹ », l'explique en généralisant son cas personnel :

Une génération d'étudiants ne se rapproche pas toujours du professeur le plus érudit ou du meilleur pédagogue. Les étudiants ne cherchent pas à l'Université qu'un enseignement efficace et précis. Ils cherchent surtout une méthode de vie et de pensée ; un

20. Nae Ionescu, *Între zăriești și filosofie* [Entre journalisme et philosophie], Iași, Timpul, 1996, p. 256.

21. Mircea Eliade, *Les moissons du solstice. Mémoire II 1937-1960*, Paris, Gallimard, p. 18.

maître spirituel, c'est-à-dire un homme suffisamment sincère pour ne pas chanceler quand il leur montre la vanité des sciences développées par les hommes et suffisamment plein de vie pour ne pas périr écrasé sous la conscience de cette vanité. Ce n'est pas un hasard si les trois professeurs qui ont mené les générations d'étudiants depuis 1900 – Nicolae Iorga, Vasile Pârvan, Nae Ionescu – ont tous manifesté une *conscience tragique* de l'existence et ont pourtant trouvé un sens *héroïque* à cette existence²².

Les nombreux portraits qui ont été faits de Nae Ionescu concordent sur son charisme, sa capacité à captiver l'auditoire par un enseignement aux antipodes de la leçon traditionnelle passivement lue et à instaurer une relation personnelle faite de familiarité et d'admiration avec ses élèves. Ses cours sont décrits comme un parcours socratique et initiatique improvisé sur le moment, où le maître entraîne ses élèves dans la vie de l'esprit, dans la philosophie en acte, dans l'expérience de la métaphysique. Cohérent avec cette conception de la philosophie qui vit dans l'oralité, ou assez prudent pour ne pas s'exposer à la critique de ses pairs, il ne publie rien en dehors de ses articles de presse, ce qui n'empêche pas certains de dénoncer ses plagats dès les années 1930²³. Reste que cette manière peu conventionnelle d'enseigner a d'autant plus d'écho qu'elle tranche sur une vie universitaire décrite par beaucoup comme terne et morose dans les années 1920 à Bucarest. Selon Nichifor Crainic, certes adepte de l'orthodoxisme, l'université est restée tributaire de l'esprit rationaliste, sceptique et laïc de la Sorbonne, et ses grands professeurs ont perdu leur élan : Rădulescu-Motru a abandonné le modèle de l'orthodoxie et de « l'âme populaire » pour prôner une « philosophie scientifique » et « après la guerre, Nicolae Iorga a montré une figure déprimante d'homme désorienté. Séduit par l'illusion de l'eupéanisme, il s'est sorbonnisé, abdiquant totalement de son rôle de meneur spirituel ». Dans ces conditions, « la jeune génération n'a trouvé dans l'Université d'après-guerre que l'atmosphère indifférente de la science impersonnelle et l'absence de toute préoccupation pour les bouleversements et l'effervescence

22. *Idem*, postface au volume de Nae Ionescu, *Roza vânturilor* [La rose des vents] [1933], Bucarest, Ed. "Roza vânturilor", 1990, p. 427.

23. Pour des références, voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco. L'oubli du fascisme*, *op. cit.*, p. 98-99.

spirituelle de notre époque²⁴. » Il ne peut donc voir que d'un bon œil l'apparition d'un jeune professeur de métaphysique comme Nae Ionescu.

La guerre, justement : c'est par rapport à elle que se définissent ces jeunes, ou un peu moins jeunes, générations. On l'a déjà noté dans l'article d'Eliade contre Iorga et on retrouve l'idée au début de l'*Itinéraire spirituel*, le texte qui servit de manifeste à cette génération, feuilleton en douze articles écrits et envoyés de Genève par celui qui était alors étudiant. La génération de Nae Ionescu avait fait la guerre, celle d'Eliade l'a vécue dans l'enfance, raison pour laquelle elle l'a profondément marquée selon lui, la confrontant à des « expériences diverses et tragiques [...], reflétées sur les visages de nos parents ». Bref, la guerre fut « la crise » qui est à l'origine de tout mouvement générationnel. Elle a plongé ces jeunes gens plus tôt que d'autres dans le « questionnement », elle fut l'occasion chez eux de crises religieuses plus violentes et d'une vie intérieure plus tourmentée que pour d'autres, elle explique donc pourquoi « en nous, l'Esprit triomphe ». Un Esprit qu'il ne faut comprendre ni comme les habituels idéaux de la jeunesse ni au sens hégélien, dit Eliade, mais comme « l'obsession des valeurs spirituelles » et qui se vivra donc dans l'expérience du mysticisme²⁵.

La génération d'Eliade n'a malheureusement pas le privilège de telles expériences de guerre et l'explication est un peu courte pour rendre compte de l'affirmation qui précède immédiatement cette analyse, selon laquelle elle est « la génération bénie, la plus prometteuse de toutes celles qui se sont succédé jusqu'à aujourd'hui en Roumanie²⁶ ». Bien plus tard, en revanche, dans un texte de 1965 qui revient sur les débuts de la Jeune Génération, Eliade propose une explication plus convaincante du phénomène. La guerre reste centrale, mais si elle a joué un tel rôle sur sa génération, c'est pour deux raisons fort différentes, à un certain point de vue presque opposées, mais concomitantes en Roumanie : elle a signifié à la fois l'irruption de l'irrationnel et l'accomplissement du grand projet roumain, la réalisation de la Grande Roumanie, qui avait fédéré les

24. Nichifor Crainic, « Tineretul și creștinismul » [La jeunesse et le christianisme], in *Puncte cardinale în haos* [Points cardinaux dans le chaos], Bucarest, Cugetarea, 1936, p. 16-19.

25. Mircea Eliade, « Itinerariu spiritual : "Tânăra generație" » [Itinéraire spirituel : "la jeune génération"], in *Id.*, *Profetism românesc 1*, Bucarest, *op. cit.*, p. 19-21.

26. *Ibid.*, p. 20.

générations précédentes. « Nos prédécesseurs avaient réalisé leur mission historique », mais la guerre qui l'avait permis avait aussi provoqué bien des effondrements, d'où une situation inédite :

La crise dans laquelle était entré le monde occidental me prouvait que l'idéologie de la génération de la guerre n'était plus valable. Nous, « la jeune génération », nous devons trouver notre propre sens. Mais à la différence de nos prédécesseurs qui étaient nés et avaient vécu avec l'idéal de la réunification du peuple [*reîntregirea neamului*], nous, nous n'avions plus d'idéal tout fait sous la main. Nous étions libres, disponibles pour toutes sortes « d'expériences ». [...] Elles nous étaient imposées par une fatalité historique. Nous étions la première génération roumaine non conditionnée au préalable par un objectif historique à réaliser. Pour ne pas sombrer dans le provincialisme culturel ou la stérilité spirituelle, il nous fallait connaître ce qui se passait, partout dans le monde, à ce moment-là²⁷.

L'accomplissement du rêve national laisse un grand vide. Eliade va le valoriser en situant dans cet espace disponible le grand projet spirituel de sa génération, mais sans doute faut-il y voir aussi et avant tout ce que Pierre Nora diagnostique comme le type de moment propice à la naissance d'une conscience générationnelle par le déséquilibre entre un trop-plein de passé et un vide de présent :

Tous les moments de plus forte prise de conscience d'être une génération sont faits, sans exception, du désespoir et de l'accablement devant le massif d'une histoire qui vous surplombe de toute sa hauteur inaccessible et vous frustre de sa grandeur et de son tragique. La Révolution pour les romantiques ; le XIX^e siècle tout entier pour les générations « fin de siècle » ; la Grande Guerre pour les générations du feu et de la crise des années trente ; la Seconde Guerre mondiale pour les générations d'après la Libération ; la Révolution à nouveau, et tant de guerres qu'elles n'ont point faites pour les générations de 68 et les suivantes. Cette obsession d'une histoire finie, révolue, et qui ne laisse que le vide hante l'imaginaire de toutes les générations fortes et *a fortiori* des générations dites « intermédiaires », pour commander leur dispositif de mémoire. Il y a un manque au départ d'une génération, et comme un deuil²⁸.

27. *Ibid.*, p. 11. Voir aussi la reformulation de l'idée dans les Mémoires d'Eliade : *Les promesses de l'équinoxe. Mémoire I*, Paris, Gallimard, p. 189-190.

28. Pierre Nora, « La génération », art. cit., p. 3001-3002.

Le fait que la périodisation occidentale ici utilisée par Nora ne corresponde que partiellement à celle de l'histoire roumaine ne fait que renforcer la pertinence de sa remarque, parfaitement confirmée par le cas des générations roumaines, celle d'Eliade se trouvant d'ailleurs là parfaitement synchrone, pour la première fois, avec les générations occidentales, mais « surplombée » par une histoire encore plus fortement révolue et accomplie, 1918 ayant signifié l'avènement de la Grande Roumanie en plus de la fin d'un monde européen.

Ce grand vide à remplir de quelque chose de neuf est sans doute la raison pour laquelle cette génération apparaît tout d'abord dans l'affirmation pure. L'*Itinéraire spirituel* s'ouvre sur ces mots : « Je démarre, avec les pages qui suivent, la publication de quelques notes, ou observations, ou réflexions, ou monologues, sur notre génération. Cette résolution n'est ni présomptueuse ni irréalisable²⁹ ». L'objection immédiatement rejetée par Eliade est en effet celle consistant à remarquer qu'une génération ne peut devenir visible qu'après coup, une fois son action accomplie, ou tout du moins lancée. Avant cela, on n'a affaire qu'au flux de la vie d'individus mêlés, pétris d'orientations divergentes et de contradictions. Or les jeunes de vingt ans, dans la Roumanie de 1927, n'ont encore rien fait. Pourtant, affirme Eliade, c'est « la génération qui se lève » qui seule l'intéresse :

Avons-nous, nous, le droit de nous objectiver, de nous analyser, d'élaborer des conclusions sur notre vie intérieure ? Et le pouvons-nous ? La réponse doit tomber catégoriquement et verticalement : il n'y a que NOUS qui avons ce droit, et NOUS seuls obtiendrons des résultats concrets et féconds. Que peuvent savoir les autres de nos âmes, de nos souffrances, de nos espoirs ? Comment pourrions-nous attendre que d'autres, plus vieux, nous montrent le chemin ? [...] La "conscience d'une génération" est une abstraction. Mais elle va vivre en chacun de nous. Elle sera une force vive, concrète, fertile. Le printemps est une abstraction, un concept. Mais nous pouvons actualiser le printemps, [...] le concept de printemps peut être présent n'importe quand dans la conscience. Une âme qui a des ressources d'enthousiasme est capable d'actualiser, d'aspirer le printemps même au cœur de l'hiver. C'est ce qui se produit avec la "conscience de génération", qui doit descendre du plan des semi-concepts pour devenir lumière, vie, éner-

29. Mircea Eliade, « Itinerariu spiritual », art. cit., p. 19.

gie vitale, force organisatrice, cohérence, sympathie, création dans des cadres particuliers.

Ainsi donc, NOUS³⁰.

Cette longue citation donne à la fois le ton – tout le texte est écrit dans un style pédant, emphatique et nébuleux – et l'orientation du propos : l'affirmation est raison (la négation, comme son symétrique, l'est tout autant) et le dire se veut action. On le voit chez Eliade : dire « nous », c'est faire génération. L'action de cette génération sera principalement discours, un discours non dénué de dimension performative. Nae Ionescu avait vu juste en prévoyant que cette génération serait celle qui allait « formuler ». Mais elle doit créer en formulant. Car dans cette période ressentie par les jeunes Roumains comme vide de projets grandioses – faire fonctionner la Grande Roumanie est un programme de « vieux » qui ne relève pas de la « création » –, l'enjeu est de faire émerger quelque chose qui n'est pas encore, ou, pour le dire dans le vocabulaire philosophique d'Eliade, « d'actualiser » des potentialités spirituelles dont seule une jeune élite peut avoir la prescience, par ce privilège que donne l'âge des grandes intuitions et des expériences neuves.

Remarquons ce qui apparaît comme une contradiction, parfaitement assumée au demeurant : l'auto-affirmation de la nouvelle génération telle que formulée par Eliade n'est légitime que si l'on « ne prend en compte que l'élite³¹ ». Or l'élite n'est par définition qu'une infime partie d'une génération. Mais c'est en elle que réside sa conscience et donc toutes ses potentialités. De fait, l'élite intellectuelle de la Jeune Génération se constitue quelques années plus tard, en 1932, en un groupe, *Criterion* (d'où l'expression également utilisée de « génération critérioniste »), association pour les arts, les lettres et la philosophie, autour de Petru Comarnescu, qui organise des conférences et débats et se dote d'une revue. Elle regroupe tous les noms connus de la Jeune Génération ainsi que des jeunes intellectuels de toutes tendances politiques et idéologiques.

En 1934, l'un des membres de la Jeune Génération, Mircea Vulcănescu, constatant que « parmi tous les termes employés dans les journaux roumains ces dix dernières années, aucun n'a eu une

30. *Ibid.*, p. 20.

31. *Ibid.*

circulation plus grande que celui de “génération”³² », éprouve le besoin de faire une mise au point. Après avoir distingué sept sens principaux du terme selon son domaine d’application, il en construit une définition élaborée puis, dans une seconde partie, applique l’analyse au phénomène de la Jeune Génération. Le tableau peut se résumer comme suit. Une généalogie des générations montre qu’elle est la sixième dans l’histoire de la Roumanie moderne. Elle est constituée de ceux qui étaient enfants ou adolescents pendant la guerre et ont entre 25 et 35 ans (en 1934). On y distingue deux moments, le premier « spirituel » (1925-1929), marqué par l’enthousiasme de la découverte de soi, le second « non spirituel » (1929-1932), marqué par une certaine désillusion causée par des divergences mais aussi par la crise économique. Quatre facteurs ont concouru à faire émerger cette génération : la guerre (qui a bouleversé la hiérarchie des valeurs), l’influence de deux hommes, Vasile Pârvan et Nae Ionescu, l’influence des modes intellectuelles extérieures, parmi lesquelles les mysticismes allemand et russe, la pensée de Maurras, le communisme russe et le marxisme allemand, le fascisme italien et le national-socialisme allemand, et enfin les nombreuses associations de jeunes (dont *Criterion* est la plus remarquable). Les caractères dominants de sa pensée sont la soif d’expérience, l’authenticité, la spiritualité, la volonté d’absolu, le tragique, la crise. Mais les voies pour vivre ces expériences divergent (« négativisme », désespoir, action, refuge dans le pessimisme, adhésion à une idéologie, prière...), ce qui donne lieu à autant de courants. Sa mission est quadruple, selon l’auteur : assurer l’unité spirituelle des Roumains (après leur unification politique), exprimer sous des formes universelles cette âme roumaine, c’est-à-dire trouver les formes de vie authentiques du peuple en matière de politique, d’art, de littérature, de philosophie, de théologie, etc., se préparer aux temps difficiles qui peuvent advenir, préparer la venue de « l’homme nouveau ». Son œuvre, enfin, critiquée par beaucoup pour être mince, consiste en une liste d’ouvrages et d’articles publiés et n’en est qu’à ses débuts.

32. Mircea Vulcănescu, « Generație » [Génération], in *Opere* [Œuvres], I, Bucarest, Univers enciclopedic, 2005, p. 616-650 (initialement publié dans *Criterion*, I, 3-4, p. 3-16). Des dizaines d’articles ont effectivement été publiés sur le phénomène de la Jeune Génération, par des membres du groupe ou des auteurs extérieurs, dans divers périodiques. Voir une liste de titres dans *Ibid.*, p. 1217.

Ce bilan apparaît en réalité à un moment que les critiques ultérieurs qualifieront comme le début de la véritable seconde période : celle de la politisation du groupe, des divergences qui s'ensuivent, et du ralliement de la majeure partie, Nae Ionescu en tête, à l'idéologie de la Garde de Fer. Les tensions politiques ont culminé en décembre 1933 avec l'interdiction de la Garde suivie par l'assassinat du Premier ministre libéral I. G. Duca et les positions se sont radicalisées. *Criterion* éclate mais pas la Jeune Génération. Paradoxe supplémentaire du phénomène générationnel : la génération subsiste par-delà ses métamorphoses et les défections qui l'affectent, elle se régénère par les ruptures. Certains, comme Mihail Polihroniade se rapprochent rapidement, d'autres se rallient plus tardivement, mais d'autant plus nettement, comme C. Noica, en 1938, qui demande pardon dans un article d'avoir été l'un des derniers à faire le pas³³. D'autres rejoignent l'extrême gauche, comme Belu Zilber ou le peintre M. H. Maxy, certains passent d'un bord à l'autre, tel Haig Acterian, communiste devenu légionnaire, d'autres encore se maintiennent « au centre » (Petru Comarnescu) et/ou se disent « démocrates » (Eugène Ionesco, Bucur Țincu)...

Le chef incontesté de la Jeune Génération a commencé par résister à l'appel de l'extrême droite et mettre en garde ses jeunes camarades, rappelant sans cesse le primat du spirituel et de la culture sur le militantisme politique. Dès décembre 1932, il constate des « tendances politiques, qui s'accroissent vigoureusement, vers la gauche et vers la droite », qu'il estime « non représentatives » mais qu'il regrette en se situant en dehors : « cette génération aurait dû éviter la politique ; justement parce que leur lutte intérieure est encore en pleine phase d'effervescence. Ils n'ont encore rien résolu, ils n'ont fait qu'expérimenter³⁴ ». Mais lui-même théorise le « moment non spirituel » dans l'une de ses *Lettres à un provincial*, en juin 1933³⁵, se disant momentanément dégoûté, écœuré de toute cette « spiritualité » ressassée par sa génération, et s'avouant parfois tenté par autre chose, de moins noble, de plus concret. Cioran, qui fait profession d'apolitisme, décrit le virage :

33. Zigu Ornea, *The Romanian Extreme Right...*, *op. cit.*, p. 199.

34. Mircea Eliade, « Tendințele tinerei generații », cité par Mircea Vulcănescu dans « Problema generației », *Opere*, I, *op. cit.*, p. 657.

35. Mircea Eliade, *Lettres à un provincial*, in *Id.*, *Profetism românesc 1*, *op. cit.*, p. 116-118.

Chez nous, tous les intellectuels évoluent vers la politique, quittant définitivement et irrémédiablement les problèmes « inutiles » qui les ont tourmentés temporairement dans leur jeunesse. Le phénomène devient si grave que la nouvelle génération elle-même semble avoir abandonné le sens de son orientation initiale puisqu'à la place de la problématique religieuse et philosophique d'il y a quelques années [...], on nous brandit, avec un absolutisme scandaleux, l'alternative politique sociale de gauche ou de droite, avec l'exigence de nous inscrire dans l'une ou dans l'autre, de prendre une position politique, d'avoir un avis sur la Garde de Fer ou sur les jeunes « de gauche » ; on nous demande de croire dans une organisation minable ou de militer jusqu'au sacrifice pour un idéal historique éphémère³⁶.

Mais lui-même s'avoue fasciné par le modèle hitlérien durant son séjour, quelques mois plus tard, dans l'Allemagne nazie, et conçoit une version personnelle de collectivisme national qu'il développera dans *Schimbarea la față a României* [La Transfiguration de la Roumanie], publié en 1936.

En 1935, Eliade entérine l'évolution :

Une réaction était imminente après l'excès d'« absolu » et de « spiritualité » qui s'était exprimé depuis 1927. [...] Il fallait s'attendre à ce que, après le moment orgiaque, individualiste et métaphysique de 1927, vienne un moment civil et politique. Une bonne partie de la « promotion » 1927 milite aujourd'hui pour cet idéal civil et politique³⁷.

Peu s'abstiennent, parmi lesquels il faut tout de même mentionner, bien sûr, Eugène Ionesco, qui s'éloigne rapidement en se moquant vertement, dans un article de 1936³⁸, de cette génération banalement « parricide » qui comme tant d'autres ne vise finalement qu'à « parvenir », à se faire sa place. Mihail Sebastian hésite, lui, entre fidélité aux vieilles amitiés et prise de distance à l'égard de positions de plus en plus inacceptables. Celui qui a alimenté durant sept ans les colonnes du journal *Cuvântul* sous la direction de son maître et patron et en cohérence idéologique avec ses positions de

36. Emil Cioran, « Între spiritual și politic » (*Calendarul*, 2 janvier 1933), in Marta Petreu, *De la Junimea la Noica*, *op. cit.*, p. 261.

37. Mircea Eliade, « Mitul generației tinere », in *Id.*, *Profetism românesc 2*, *op. cit.*, p. 111-112.

38. Eugène Ionesco, « Despre "generația în pulbere" » [À propos de la "génération en poussière"], *Război cu toată lumea. Publicistica românească*, vol. 1, Bucarest, Humanitas, 1992, p. 94-95.

droite à tendances anti-démocratiques³⁹ doit maintenant ouvrir les yeux sur l'extrémisme et l'antisémitisme que Nae Ionescu assume explicitement depuis 1933, comme sur les paradoxes navrants de son ami Eliade. Il enregistre avec consternation dans son journal l'aveu explicite d'Eliade, précisant « le motif pour lequel il adhère avec tant de conviction à la Garde de Fer : « “Moi, j'ai toujours cru au primat du spirituel”⁴⁰ ».

Intervient ici une autre explication du phénomène : l'idéologie légionnaire de Codreanu se prétend dès le début orientée vers la spiritualité et l'orthodoxie, offrant une cohérence à l'engagement de cette jeunesse spiritualiste en dissimulant un peu, au début du moins, la dimension politique de l'engagement. Les promesses de « purification morale » et de redressement de la nation sont autant de réponses au « drame roumain » qui est devenu l'obsession de cette génération, et autant de raisons de suivre le Capitaine. Notons par ailleurs que les légionnaires se définissent eux aussi comme une « génération⁴¹ ». S'agirait-il de la même ?

Zigu Ornea, corroboré par des textes d'Eliade, ajoute une motivation tout à fait matérielle mais sans doute non négligeable à ces ralliements : la crise qui touche aussi fortement les jeunes intellectuels. La Génération '27 est majoritairement une génération de diplômés sans perspectives et sans emploi (les postes à l'Université sont rares), le plus souvent réduite à vivre chichement d'articles de

39. Comme le montre Marta Petreu dans une riche étude consacrée à l'influence de Nae Ionescu sur Mihail Sebastian, une longue mystification a permis d'occulter les premières années de journalisme du jeune Sebastian pour en faire, à partir d'articles sélectionnés et surtout de son célèbre journal qui débute en 1935, une innocente victime du machiavélique professeur de philosophie. En réalité, il a bien été une victime, mais celle « de ses anciens complices » (*Diavolul și ucenicul său : Nae Ionescu – Mihail Sebastian* [Le diable et son apprenti : Nae Ionescu – Mihail Sebastian], Iași, Polirom, 2009, p. 255).

40. Note du mardi 2 mars 1937 : « Longue discussion politique avec Mircea, chez lui. Impossible à résumer. Il était lyrique, nébuleux, il multipliait les exclamations, les interjections, les apostrophes... Je ne retiendrai de tout cela que cette déclaration, enfin franche : il aime la Garde [de Fer], elle est son espoir, il attend sa victoire. » Mihail Sebastian, *Journal 1935-1944*, trad. de Alain Paruit, Paris, Stock, 2007, p. 112.

41. Voir par exemple le texte de l'un d'eux, Constantin Papanace, de 1942, *Destinul unei generații* [Le destin d'une génération], Bucarest, Editura Scara, 2002.

presse, dans la précarité⁴². On sait les frustrations, amertumes et aspirations révolutionnaires que peuvent produire ces situations.

Dix ans après l'acte de naissance de la Jeune Génération, en 1937, Eliade fait un bilan et marque le coup :

L'année 1927 a marqué le début de la lutte entre les générations. Non pas la lutte entre les vieux et les jeunes, comme on l'a longtemps cru et dit, mais la guerre entre deux mondes : d'un côté, le vieux monde qui croyait dans le ventre (primat de l'économie et de la politique politicienne) et, d'autre part, le nouveau monde qui osait croire en l'Esprit. Le mouvement de la jeunesse de 1927 est né avec la conscience de cette mission historique : changer l'âme de la Roumanie en subordonnant toutes les valeurs à une seule valeur suprême : l'Esprit. Subordination qui signifie, surtout dans la phase héroïque, sacrifice, renoncement à soi, ascèse. [...] Ayant ses sources dans le christianisme (et le christianisme signifie « le retournement de toutes les valeurs »), elle tente la formation d'un homme nouveau⁴³.

On le voit, la vision rétrospective est légèrement simplifiée, puisque l'Esprit ne répugne plus à s'incarner dans l'acte politique et militant. Mais surtout, dix ans après le lancement de la « Nouvelle Génération », celle-ci est déjà devenue un « lieu de mémoire » et une référence, fournissant une origine et une légitimité à la fois aux évolutions et aux prises de position récentes des membres de la Génération, qui se focalisent maintenant beaucoup plus sur la Roumanie que sur l'Esprit. La convergence entre une grande partie de la Jeune Génération et la Garde de Fer s'est faite autour des valeurs autochtonistes : l'identité, la force, l'orthodoxie, le sacrifice, le roumanisme, et elle se concrétise dans l'engagement militant, poussé jusqu'à assumer la prison : Eliade est arrêté et retenu, avec Nae Ionescu et des dizaines de militants légionnaires, durant quatre mois au camp de Miercurea-Ciuc en 1938.

Mais en septembre 1945, Ionesco fait un autre bilan, triste, dans l'une de ses lettres à Tudor Vianu écrites à Paris :

Nous avons été des écervelés, des imbéciles. En ce qui me concerne, je ne peux pas me reprocher d'avoir été fasciste. Mais on peut reprocher cela à presque tous les autres : Mihail Sebastian avait gardé un esprit lucide et une authentique humanité. Quel

42. Zigu Ornea, *The Romanian Extreme Right...*, *op. cit.*, p. 170-171.

43. « Revoluție creștină » [Révolution chrétienne] (*Bună vestire*, 100, 27 juin 1937), in Mircea Eliade, *Textele "legionare" și despre "românism"* [Textes "légionnaires" et sur le "roumanisme"], Cluj-Napoca, Dacia, 2001, p. 50.

dommage qu'il ne soit plus là. Cioran est ici [à Paris], exilé. Il admet s'être trompé, dans sa jeunesse. J'ai du mal à lui pardonner. Mircea Eliade vient d'arriver ou arrive ces jours-ci : pour lui, tout est perdu, à partir du moment où « le communisme a vaincu ». Lui, c'est un grand coupable. Mais lui, comme Cioran, comme cet imbécile de Noica, comme le gros Vulcănescu, et tant d'autres (Haig Acterian ! Mihail Polihroniade), sont les victimes de l'odieux défunt Nae Ionescu. S'il n'y avait pas eu Nae Ionescu (ou s'il ne s'était pas disputé avec le roi), nous aurions aujourd'hui une valeureuse génération de meneurs, entre 35 et 40 ans. À cause de lui, ils sont tous devenus fascistes. Il a créé une effrayante et stupide Roumanie réactionnaire. Le second coupable est Eliade : à un moment donné, il était sur le point d'adopter une position de gauche. [...] Eliade a entraîné lui aussi une partie de ses « collègues de génération » et toute la jeunesse intellectuelle. Nae Ionescu et Eliade ont été terriblement écoutés. Que se serait-il passé si ces hommes avaient été de bons maîtres⁴⁴ ?

L'histoire de la Jeune Génération pourrait s'arrêter là, dans ce naufrage politique. Mais il y a une suite, car la promesse de régénération spirituelle et culturelle de la Roumanie s'est concrétisée dans des œuvres et une réception. Certes, c'est individuellement que ces fortes personnalités se font leur place au gré de parcours mouvementés et des soubresauts politiques et historiques, qui en France (Ionesco, Cioran, certains membres de l'avant-garde littéraire), qui aux États-Unis (Eliade), qui en Roumanie. Mais des liens forts subsistent entre eux et surtout, leur héritage se transmet par des canaux et des modalités qui font de cette génération un véritable « lieu de mémoire ». Non pas seulement parce que son ancien chef de file y revient dans divers textes ultérieurs⁴⁵, y compris ses Mémoires⁴⁶, non pas seulement parce que ses illustres membres émigrés à l'étranger constituent après la guerre un noyau et une référence autour desquels s'agrège et auxquels s'identifie ce que l'on va appeler « l'exil roumain », en particulier à Paris autour de Cioran et

44. Eugène Ionesco, *Lettres à Tudor Vianu* (*Scrisori către Tudor Vianu II*, 1994, p. 274), cité par Marta Petreu dans *Cioran, un trecut deocheat* [Cioran, un passé maudit], Cluj, Biblioteca Apostrof, 1999, p. 108-109.

45. Voir par exemple Mircea Eliade, « Itinerariu spiritual : "Tânără generație" », art. cit., p. 9-16.

46. Mircea Eliade, *Les promesses de l'équinoxe*, op. cit., p. 189-192 et 194-195.

Ionesco réconciliés⁴⁷, mais aussi et surtout parce qu'en Roumanie, là même où les nouvelles conditions historiques la condamnaient à l'oubli, l'un de ses membres éminents, Constantin Noica, continue de faire vivre ses idéaux spirituels et parvient même à les transmettre, au prix de ce que l'on pourrait appeler une « crise de succession », à ce qui apparaîtra dès avant 1989 mais peut-être surtout après comme une nouvelle « génération » intellectuelle.

Les membres de la Jeune Génération qui ont choisi de rester en Roumanie après la guerre alors qu'ils s'étaient clairement engagés aux côtés des Légionnaires en paient le prix fort, celui de la prison, parfois jusqu'à la mort. Cette épreuve suprême leur confère plus tard un prestige tout particulier, voire une dimension sacrificielle, comme dans le cas de Mircea Vulcănescu par exemple⁴⁸. Noica, d'abord assigné à domicile de 1949 à 1958 puis condamné en 1958, avec beaucoup d'autres, dans un procès retentissant pour avoir fait circuler des textes de Cioran et d'Eliade, déclare avoir vécu ses six années de prison, lors desquelles la torture ne lui a pas été épargnée, « comme un bienfait⁴⁹ ». L'épreuve de la geôle communiste a de fait été décrite par plusieurs intellectuels de sa génération comme un moment de sublimation des souffrances : les détenus supportent leur sort en se récitant des poèmes, en jouant le théâtre interdit de Ionesco, en philosophant, en s'enseignant le grec ancien, bref en se réfugiant dans l'Esprit⁵⁰.

47. Voir par exemple la célèbre photographie d'Eliade, Cioran et Ionesco prise par Louis Monier place Fürstenberg en 1977 ou encore le journal de Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*, Paris, L'Harmattan, 1999.

48. Condamné à huit ans de prison en 1946 pour avoir participé au gouvernement du maréchal Antonescu comme sous-secrétaire d'État au ministère des Finances (il était aussi économiste de formation), Mircea Vulcănescu est, d'après les témoignages, mort en héros à la prison d'Aiud : mis au cachot pour avoir tenu des conférences et propos subversifs, il se retrouve dans une cellule glaciale avec douze autres détenus, condamnés à y rester nus, debout sur le sol gelé. L'un des détenus ayant fait un malaise, Vulcănescu s'est allongé sur le sol glacé pour lui servir de « matelas » et est décédé quelques jours plus tard d'une pneumonie. (L'épisode est raconté par Noica lui-même dans Gabriel Liiceanu, *Le journal de Paltinis*, Paris, La Découverte, 1999, p. 214-215.)

49. Gabriel Liiceanu, *Le journal de Paltinis*, op. cit., p. 28.

50. Voir par exemple Nicolae Steinhardt, *Journal de la félicité*, trad. de Marily le Nir, Paris, Arcantère, 1996.

Libéré en 1964 à l'occasion d'une amnistie générale, Noica retrouve un poste au Centre de Logique de l'Académie roumaine. Avant comme après ses années de prison, il se consacre à ses travaux philosophiques, mais tient également des séminaires privés avec quelques jeunes prometteurs qu'il initie à la lecture des grands textes antiques et de la philosophie allemande. Il renoue là, sous une forme à la fois contrainte par le contexte historique et propre à son caractère, avec le projet culturaliste de sa génération. Il est même prêt à pactiser avec le diable, à collaborer avec la *Securitate* pour mettre en œuvre un grand projet au début des années 1970 : faire publier toute l'œuvre d'Eliade en roumain et le faire participer à un institut d'études orientales et religieuses que le philosophe voudrait créer à Bucarest. Bref, faire revivre et mettre en application le projet de donner une grande culture à la Roumanie, capable de rivaliser et de collaborer avec les grandes cultures européennes. En visite à Paris en 1972, Noica déploie d'intenses efforts pour convaincre en ce sens Eliade mais aussi Cioran et Monica Lovinescu. En vain. Il faut dire que le plan est parfaitement irréaliste⁵¹.

Il concentre alors ses efforts sur la jeune génération roumaine, avec laquelle il pourra œuvrer en ce sens, qui plus est conformément à sa « vocation païdétique ». À l'heure où l'engagement politique a fait naufrage par deux fois en Roumanie sur les rives de la dictature, et parce que Noica, au fond, est avant tout un philosophe dont les présupposés platoniciens considèrent l'histoire comme le monde de la basse contingence, l'Esprit et la Culture constituent pour lui la seule planche de salut. Et parce que le professorat n'est que transmission de connaissances à une masse d'élèves de niveaux hétérogènes et dans des structures rigides, ce n'est pas là le moyen qui peut permettre le développement de l'Esprit dans le monde. Il faut y préférer l'échange avec les quelques esprits d'élite qui s'y rencontrent, dans une relation individuelle de maître à disciple, afin d'arpenter ensemble les voies ouvertes par les grandes pensées des siècles passés. C'est ainsi qu'il recrute, dès la fin des années 1960, quelques « jeunes d'élite » pour jouer auprès d'eux le rôle d'« entraîneur culturel », selon ses expressions. L'expérience se poursuit sur de longues années et prend une tournure originale lorsqu'en 1975, après avoir pris sa retraite, Noica se retire dans un

51. Sur cet épisode, voir Marta Petreu, « Noica și utopia recunoașterii » [Noica et l'utopie de la reconnaissance], in *Id.*, *De la Junimea la Noica, op. cit.*, p. 496-503.

minuscule chalet des Carpates au-dessus de Sibiu, dans la petite station montagnarde de Păltiniș, à 1 400 mètres d'altitude, où il continue de recevoir ses élèves (tous déjà trentenaires), en particulier Gabriel Liiceanu, Andrei Pleșu, Sorin Vieru et Victor Stoichița (les deux premiers se sont imposés rapidement après 1989 parmi les intellectuels les plus en vue de l'élite roumaine). C'est Gabriel Liiceanu qui a relaté cette aventure intellectuelle dans un mémorable *Journal de Paltinis* paru en 1983⁵² où sont consignés lectures, discussions, petits faits quotidiens et réflexions personnelles qui ont animé les rencontres de Păltiniș et ont transformé ce lieu ascétique en un « paradis de la culture » au milieu de « l'enfer » totalitaire roumain. Noica y soumet ses élèves à un programme de lectures rigoureux, comprenant les auteurs antiques, les théologiens du Moyen Âge et les classiques de la philosophie occidentale. Cette expérience privilégiée est strictement conditionnée à l'obligation d'apprendre le grec et l'allemand afin de pouvoir s'approprier les pensées de Platon et Hegel, les deux références absolues, dans leurs langues originales que Noica considère comme les deux grandes langues philosophiques. Il s'agit aussi de travailler à leur traduction en roumain, œuvre collective effectivement entamée par la petite équipe de Noica en ce qui concerne Platon et Heidegger notamment. Mais le maître presse aussi ses disciples d'écrire leur œuvre personnelle, celle qui dotera la Roumanie de sa haute culture.

« Nous avons appris à penser et à écrire à notre compte et devenions de plus en plus conscients que nous représentions la génération destinée à reprendre la culture roumaine de la période d'avant-guerre », écrit Liiceanu dans sa préface au *Journal de Paltinis*. « Nous nous retrouvions avec un but dans la vie, investis d'une mission : transmettre l'héritage de ceux de l'entre-deux-guerres sur l'autre rive de l'histoire. Noica était leur représentant et la garantie de leur lien avec nous. Nous étions préparés pour une course au long cours⁵³ ». Il faut dire que Noica sait les entretenir discrètement

52. Gabriel Liiceanu, *Jurnalul de la Păltiniș. Un model paideic în cultura umanistă*, Bucarest, Cartea Românească, 1983, réédité (avec les passages initialement censurés) en 1991 aux éditions Humanitas. Édition française : *Le journal de Paltinis. Récit d'une formation spirituelle et philosophique*, trad. de Marie-France Ionesco, Paris, La Découverte, 1999.

53. Gabriel Liiceanu, *Declarație de iubire* [Déclaration d'amour], Bucarest, Humanitas, 2001, p. 64. Remarquons que le titre comme la forme de ce petit ouvrage sont comme un clin d'œil aux *Exercices d'admiration* de Cioran, le

dans la mémoire des grands noms de cette période, évidemment interdits à l'époque : le chemin de Păltiniș, en venant de Sibiu, passe par Rășinari, le village natal de Cioran où vit toujours Aurel, le « frère de l'illustre enragé », dont la présence comble un peu l'absence du philosophe exilé ; les lettres de Cioran et d'Eliade, lorsqu'elles arrivent à Păltiniș, sont aussi lues aux jeunes disciples et la lecture des *Entretiens* d'Eliade publiés en 1978 plonge Liiceanu « dans la fièvre » en lui faisant entrevoir « un monstre culturel⁵⁴ » ; et Noica, même s'il proclame qu'il « n'a pas de biographie » et n'aime guère s'épancher, se laisse tout de même aller à quelques souvenirs de jeunesse ou concernant ses illustres « collègues de génération ». Liiceanu prépare d'ailleurs sous la conduite de Noica une édition roumaine de textes choisis d'Eliade et toute cette fébrilité provoquée par le contact avec ces grands prédécesseurs le plonge dans des états d'âme récurrents : s'agit-il là d'enfantillages, ou bien, « plus sérieusement, [...] d'un besoin d'assumer *hic et nunc*, à notre tour, les efforts d'une génération dans sa tentative pathétique de briser l'isolement propre aux cultures mineures ?⁵⁵ ».

La publication du *Journal* en 1983 est un événement. La parution d'un tel texte dans la Roumanie de Ceaușescu ouvre une brèche dans la pesante atmosphère intellectuelle. Des dizaines de jeunes Roumains se précipitent à Păltiniș pour rencontrer le maître, des centaines lui écrivent, l'ouvrage provoquant ainsi un nouveau phénomène générationnel. Mais l'enjeu est aussi ailleurs, dans un scénario existentiel typique de la transmission générationnelle. Le geste de la publication fait par Liiceanu alors que Noica est encore en vie et sans son autorisation est décisif : comment le maître va-t-il recevoir ce texte, qui n'omet dans son récit de formation ni les objections du disciple, ni sa prise de distance progressive, ni, enfin, le divorce, le geste par lequel l'élève se sépare du maître en récusant certaines de ses positions essentielles (la tension entre universalisme et roumanisme, le « fanatisme de la culture » dans sa version élitiste et déconnectée de l'histoire), pour voler de ses propres ailes ? Liiceanu attend dans l'angoisse la réaction de Noica et le lui écrit, en novembre 1983, en même temps qu'il justifie cette publication :

principe étant de rendre d'hommage aux personnalités qui ont compté dans un itinéraire intellectuel.

54. Gabriel Liiceanu, *Le journal de Paltinis*, op. cit., p. 62.

55. *Ibid.*, p. 68.

Ces pages [...] représentaient *ma* manière de satisfaire le besoin naturel de participer à un mystère. Mais c'est justement leur clandestinité qui se mit à m'oppresser et à devenir, avec le temps, insupportable. Les oublier ? C'était impossible, et en outre j'avais l'impression croissante que l'expérience exceptionnelle qu'elles contenaient impliquait une urgence à les communiquer. [...] S'il y a de l'*hybris* dans ces pages, il tient sans doute à l'idée que cette chose extraordinaire que nous avons vécue à vos côtés pourrait être *exemplaire*, qu'elle pourrait éveiller l'intérêt *de tous*. [...] J'étais prêt à affronter jusqu'à votre colère. [...] Dans les moments où l'inquiétude et les doutes me laissaient quelque répit, je me disais qu'il était impossible que *vous*, vous ne me compreniez pas et que vous ne me pardonniez pas. [...] Pourriez-vous ne pas me pardonner ? De quoi est-il question ici, si ce n'est de la manière la plus véritable de « donner son âme » ? Et il ne s'agit pas de l'âme d'un seul mais de la manière dont a donné son âme une génération. Car ce livre n'institue pas seulement une légende et ne se résume pas à consigner la métamorphose d'un humble espace géographique en un lieu de l'esprit ; il est avant tout la description d'un rituel, le récit d'un passage de témoin et de la tentative *désespérée* pour saisir celui-ci⁵⁶.

La réponse de Noica est laconique mais chaleureuse :

J'ai eu peur en ouvrant ton livre, puis j'ai eu honte (si je n'avais pas honte à nouveau, je m'exclamerais comme Socrate, dit-on, à propos de Lysis : « Que ne me fait pas dire ce jeune homme ! »), enfin, je me suis apaisé : tu as réussi ton parricide, ton crime. C'est même un crime parfait, sans une trace de violence. J'aurais voulu t'écrire plus longuement. Je le ferai, si tu le souhaites. Mais je crois qu'il serait terriblement sain pour tous les deux de ne pas parler de cet extraordinaire acte d'amour⁵⁷.

Le « rituel » est consommé, les successeurs sont adoubés. Dans une lettre du mois précédent, Noica évoquait d'ailleurs rapidement son dernier voyage à Paris dans les termes suivants : « Ce ne fut pas un voyage culturel, mais de famille. Nous avons tous vieilli. Nous vous passons le flambeau...⁵⁸ ». Et, un mois plus tard, alors que la publication du *Journal* déchaîne les passions, Noica réécrit à l'auteur pour lui conseiller fermement de ne pas répondre au torrent de commentaires, et il ajoute, très conscient de ce qui se joue là :

56. Gabriel Liiceanu (éd.), *Epistolar* [Lettres], Bucarest, Humanitas, 1996 [1987], p. 10-12.

57. *Ibid.*, p. 15.

58. *Ibid.*, p. 10.

Essaie de te représenter ce que signifiera le *Journal* dans cinquante ans, si (comme je l'espère) nous survivons tous deux dans notre culture. Ou bien même si nous sommes oubliés : un livre de ce genre raconte une fable qui, avec ou sans nous, méritait d'être inventée. *De te fabula narratur*, se dira tout aspirant à la culture de ce petit coin de monde roumain⁵⁹.

Mais en 1989, trois ans après la mort de Noica, le régime s'écroule et dans l'explosion des possibilités qui s'offrent alors, le « projet culturaliste » de Noica, imperméable à l'histoire réelle, perd tout son sens. « Pouvions-nous continuer à tourner le dos à l'histoire ? », demande Liiceanu. Andrei Pleșu devient ministre de la Culture, Liiceanu se fait « fabricant de livres » en fondant les éditions Humanitas et « représentant de la société civile ». Tous deux deviennent des figures de la vie médiatique, bref ils trahissent la cause du maître. Mais là encore, il est possible de chercher une légitimation, une sorte d'investiture, chez les générations antérieures :

De la même façon qu'au début du XX^e siècle avait pesé sur les épaules des intellectuels le fardeau de l'accomplissement de la Grande Roumanie – nous, les intellectuels des années '20, disait Eliade, nous avions été déchargés de cette tâche et nous étions devenus libres de nous accomplir culturellement –, de même pesait sur nos épaules la tâche de ramener la Roumanie à la normalité et dans le monde occidental. Pouvions-nous rater ce rendez-vous avec l'Histoire⁶⁰ ?

Cette fois, c'est donc pour renouer avec une génération qui avait une tâche historique à accomplir. Le « salut par la culture » était une manière de *se sauver*, aux deux sens du terme. Le projet de la Jeune Génération, dans sa version mystico-religieuse, a été reformulé par Noica dans une version païdétique plus rigoureuse, puis le contexte oppressant dans lequel a grandi et tenté de se former la jeune génération intellectuelle des années 1970-1980 a rendu à nouveau opératoire et tentante cette issue, cette fuite hors de la réalité et de l'histoire, à laquelle Noica donnait une légitimité philosophique⁶¹.

59. *Ibid.*, p. 17.

60. Gabriel Liiceanu, *Declarație de iubire*, op. cit., p. 68-69.

61. Sur l'interprétation des errements de la Jeune Génération comme « dé-réalisation de la réalité », voir Sorin Alexandrescu, *Paradoxul român* [Le paradoxe roumain], Bucarest, Univers, 1998, p. 226-241.

Mais, fin 1989, les intellectuels sont retombés dans l'histoire. Et Păltiniș est devenu un lieu de pèlerinage et, à son tour, un lieu de mémoire associé aux grands noms des années 1930. Le *Journal* a eu droit en 2013 à une édition anniversaire pour les trente ans de sa parution, illustrée de nombreuses photos d'époque fixant les lieux, les figures et les moments du « phénomène Păltiniș ». La Jeune Génération voit sa mémoire entretenue par nombre d'articles et débats contradictoires, et tout particulièrement via la maison d'édition Humanitas de Liiceanu, dont l'une des premières tâches fut de publier les ouvrages longtemps interdits d'Eliade, de Cioran, de Ionesco, de Noica, ainsi que d'innombrables livres de mémoires, journaux, souvenirs et entretiens consacrés à la période de l'entre-deux-guerres, souvent accompagnés de photos et d'illustrations et dans des publications de grande qualité. Bref, Păltiniș comme la Jeune Génération sont devenus des lieux de mémoire par excellence, dans lesquels les Roumains peuvent réinvestir leur nostalgie d'une autre histoire, intemporelle.

Pierre Nora fait de la France, ce « paradis des générations⁶² », un cas exemplaire du phénomène générationnel comme lieu de mémoire, insistant sur la spécificité de l'histoire de France. Mais la prégnance du modèle générationnel frappe dans une Roumanie qui a suivi un chemin historique bien différent, marqué par le caractère tardif de sa modernité et l'absence d'un événement originel comparable à la Révolution de 1789. Si la Roumanie semble être un autre « paradis des générations », peut-être la force du modèle français dans sa culture y est-elle pour quelque chose. Mais sans doute aussi l'un des points soulignés par Nora est-il encore plus marquant dans une culture dite « jeune », à savoir la concomitance de deux découvertes, le fait « que la même génération ait découvert l'histoire et la génération », que « les deux mouvements [soient] inséparables. L'avènement d'une conscience générationnelle suppose la pensée de l'histoire⁶³ ». Mais d'une histoire qui devient immédiatement mémoire. Car les générations sont hantées par *leur* passé.

62. Pierre Nora, « La génération », art. cit., p. 2996.

63. *Ibid.* p. 2991-2992. Il s'agit, en France, de la génération romantique de 1820, en Roumanie de celle de 1848, avec Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu notamment, les deux « historiens » du mouvement.

Leur fond de mémoire est moins fait de ce qu'elles ont vécu que de ce qu'ensemble elles n'ont pas vécu. C'est ce qu'elles ont en commun derrière elles, à jamais fantomatique et lancinant, qui les soude, bien plus sûrement que ce qu'elles ont devant elles, qui les divise. Cette antécédence permanente et organisatrice de toute l'économie de la mémoire générationnelle en fait un interminable discours des origines, une inépuisable saga⁶⁴.

C'est d'autant plus vrai que ce passé est sombre et mal connu et que cette découverte de l'histoire fut traumatisante, comme c'est le cas chez les Roumains. Les générations précédentes ont fait beaucoup, mais cela reste toujours si peu lorsque la comparaison avec les « grandes » nations historiques est devenue inévitable. Contrairement à ce qu'affirme Eliade, l'avènement de la Grande Roumanie ne « libère » qu'en apparence la « génération '27 ». Sa vocation pour la culture et l'Esprit, pour la philosophie, la littérature, la mythologie ou le mysticisme est aussi et peut-être surtout la manifestation d'un rapport douloureux et non historique au passé, d'« une mémoire qui se moque de l'histoire et en ignore les intervalles et les enchaînements, la prose et les empêchements. Celle qui procède par “flashes”, images fortes et ancrages puissants. Celle qui, du temps, abolit la durée pour en faire un présent sans histoire. [...] On pourrait même dire que la rupture générationnelle – c'est ce qui fait sa richesse de créativité et sa pauvreté répétitive – consiste pour l'essentiel à “immémorialiser” le passé pour mieux “mémorialiser” le présent⁶⁵ ». On me pardonnera d'avoir autant cité Nora, mais je ne trouve pas d'analyse plus juste du cas roumain que celle-ci, pourtant écrite avec le modèle français à l'esprit. Car la Jeune Gé-

64. *Ibid.*, p. 3002. On ne peut s'empêcher de penser à Ionesco, l'enfant terrible de la Jeune Génération, qui s'en démarque par sa lucidité et sa distance critique et qui vitupère, dans son pamphlet de 1934, « cette interrogation sans fin, cet interminable discours sur nous-mêmes » que les Roumains en quête d'identité ne cessent de produire. (Eugène Ionesco, *Non, op. cit.*, p. 207).

65. *Ibid.*, p. 3003. On trouvera une belle illustration de cette vision de l'histoire dans l'opuscule d'Eliade, *Les Roumains. Précis historique*, Bucarest, Roza Vinturilor, 1992 (le texte est la version française du petit livre publié par l'auteur à Lisbonne en 1943), organisé en trois parties : I. Origine et formation ; II. Moments de référence dans l'histoire des Roumains ; III. La vie spirituelle des Roumains. La période allant du XVIII^e siècle phanariote à la Seconde Guerre mondiale, traitée dans le deuxième chapitre, fait en tout et pour tout 5 pages sur les 55.

nération est par excellence celle qui abolit et ignore l'histoire réelle, tant dans son geste spiritualiste que dans son engagement politique aveugle. La vie de l'esprit et le monde de la culture se sont offerts comme le lieu où *se sauver* et transposer le modèle générationnel constructif, celui qui assure la continuité dans la rupture et la régénération par la négation. C'est aussi ce que suggère Liiceanu lorsqu'il épingle vertement un critique littéraire passé à côté de l'enjeu du *Journal de Palatinis* : il n'a pas saisi « le rituel de la dianophagie, de la noophagie – ou comme on voudra l'appeler – auquel doit se soumettre quiconque veut tenter sa chance pour devenir “successeur” et qui devrait devenir un lieu commun dans une culture comme la nôtre, tellement obsédée par le “thème de l'héritage” et le mythe de toutes les digestions et indigestions culturelles⁶⁶ ». À l'est comme à l'ouest de l'Europe, le modèle générationnel reste avant tout un rituel collectif d'intégration culturelle et identitaire, mais l'on voit à quel point il semble vital, à l'Est, pour le métabolisme de l'histoire culturelle.

CREE – INALCO

66. Gabriel Liiceanu (éd.), *Epistolar, op. cit.*, p. 128.